

Compte rendu du séminaire sur l'innovation par les usages : travaux, pistes, ouverture

Un séminaire organisé dans le cadre du projet de Mobilisation Collective pour le Développement Rural (MCDR) autour de « L'innovation par les usages, un moteur pour l'agroécologie et les dynamiques rurales »

- **Le jeudi 17 Mars 2016, de 9h30 à 17h30**
à la Maison Nationale des Éleveurs
Rue Villiot, 75012 Paris
- Intervenants : L'Atelier Paysan, Gautier Félix (expérience du charimaraich' animée par l'Aladear), Fabrice Clerc (pour le Gaec La Pensée Sauvage en Haute-Savoie), Laurent Marseault (Outils réseaux), Morgan Meyer (Chercheur à l'UMR Innovation), André Mazoyer (Grand témoin)

Qu'est-ce que le projet MCDR « Usages » ?

Lien : <http://www.latelierpaysan.org/Le-projet-USAGES-2133>

Les quatre axes de travail

1. Explorer et expérimenter le champ des possibles de l'innovation technique et sociale, donc identifier et accompagner les innovations par les usages, individuelles et collectives ;
2. Situer, analyser, comprendre et donc apprendre ces pratiques ;
3. Elargir le champ des possibles et donc croiser les approches et apprendre des autres ;
4. Livrables pour mutualiser, témoigner, diffuser, partager largement les enseignements de ces travaux.

Les partenaires impliqués : L'Atelier Paysan, FADEAR, interAFOCG, Cuma, UMR Innovation et AgroParisTech

Les partenaires du projet Mobilisation collective pour le développement rural (MCDR) du réseau rural français consacré à l'innovation par les usages et constitué autour de l'Atelier Paysan s'est réuni pour une première journée d'échanges le 17 mars 2016. L'occasion pour tous de mieux connaître et de réinterroger leurs pratiques respectives et de les déclouisonner afin de diffuser plus largement l'innovation par les usages en agriculture.

« A plusieurs, on va plus loin ». Fabrice Clerc, co-gérant de l'Atelier Paysan donne le ton en ouverture de la première journée d'échanges du MCDR consacré à « l'innovation par les usages, un moteur pour l'agroécologie et les dynamiques rurales ». L'objectif de ce projet est de créer un réseau de structures autour de l'innovation paysanne de groupes et de l'ouvrir à d'autres partenaires pour inspirer et accompagner ces dynamiques. « Cette première journée vise à donner à voir nos activités, à échanger et à enrichir, » rappelle Nicolas Sinoir, animateur national de l'Atelier Paysan.

Les échanges ont été structurés autour des différents axes du projet, avec en ouverture de chaque séquence un témoignage de terrain, suivi de questions et d'un temps de débats entre les partenaires du groupe avec l'expression parfois de points de vue singuliers.

1 - Identifier, accompagner

- **L'innovation par les usages par l'exemple : documenter le bouillonnement, accompagner l'intelligence collective. L'Atelier Paysan.**

« L'innovation par les usages se distingue par la prédominance de l'utilisateur, explique Julien Reynier, de l'Atelier Paysan en introduction à la présentation de la coopérative et des pré-supposés interrogés au cours de la journée. C'est le contraire de ce qui se fait habituellement. Ici, l'utilisateur est impliqué, il devient producteur d'une partie de la réponse à ses besoins. » Avec le développement de la société industrielle, et le désenchantement du monde déjà signalé en son temps par Max Weber, rares sont aujourd'hui ceux qui maîtrisent leurs outils. Quand l'utilisateur est ré-intégré à la conception de ses outils, n'est-ce pas un autre rapport à la technologie qui se noue ? C'est aussi une réappropriation des savoirs assortie d'une montée en compétences selon le concept défendu par Bernard Stiegler sur la déprolétarianisation. « L'innovation par les usages viendrait contrecarrer la prolétarianisation induite par cette société technicienne, commente Julien Reynier. L'utilisateur est coproducteur du service dont il a besoin. Il ne reçoit plus passivement, il est moteur. » La diffusion de ces innovations nécessite un accompagnement par une personne clé, un technicien, qui permet de reformuler les problèmes techniques et de repérer des références nouvelles pour faire avancer le groupe. L'Atelier Paysan a fait le choix de l'ouverture des connaissances, via des licences libres pour que chacun puisse se réappropriier la connaissance, en lien avec la notion des biens communs. Il rejoint ainsi de nombreuses initiatives qui impliquent l'utilisateur dans le monde agricole, souvent portées par des réseaux associatifs et

coopératifs : les réseaux de semences paysannes, l'expérience du tracteur Yeti au sein de Peuple et Culture Isère adapté aux pentes de moyenne montagne... rejoignant les mouvements d'autoproduction, notamment d'autoconstruction, avec des usagers qui partagent des connaissances, comme le mouvement des logiciels libres, ou des lieux tels que les FabLabs et Living Labs, hackerspace.... qui se développent rapidement aujourd'hui.



L'innovation par les usages, éléments de définition

Les innovations par les usages sont des innovations technologiques ou de services qui naissent des pratiques des usagers et se diffusent à travers des réseaux d'échanges entre usagers. Autrement appelée ascendante, participative, horizontale et ouverte, l'innovation par les usages est un processus d'innovation qui implique directement les usagers dans la conception de l'innovation. Les usagers ne sont plus seulement consommateurs, mais producteurs d'une partie de la réponse à leurs besoins.

Les dynamiques d'innovation à l'Atelier Paysan

L'Atelier Paysan est né d'un constat : les agriculteurs innovent individuellement sur leurs fermes, ils pensent et agissent, notamment sur le matériel agricole. Ils ne sont pas de simples extracteurs de matières premières. Ils inventent, adaptent, réemploient... mais trop souvent de façon isolée. Un groupe de paysans partageurs s'est d'abord créé autour du GAB de l'Adabio, afin de développer des outils innovants pour la culture en planches permanentes. C'est ainsi qu'est né le cultibutte. Le groupe Hippotese a travaillé en traction animale pour remettre au goût du jour un porte outil suisse et diffuser librement les plans détaillés du néo-bucher... la dynamique s'est développée et l'Atelier Paysan est devenu une plateforme de ressources pour favoriser des dynamiques collectives d'innovation.

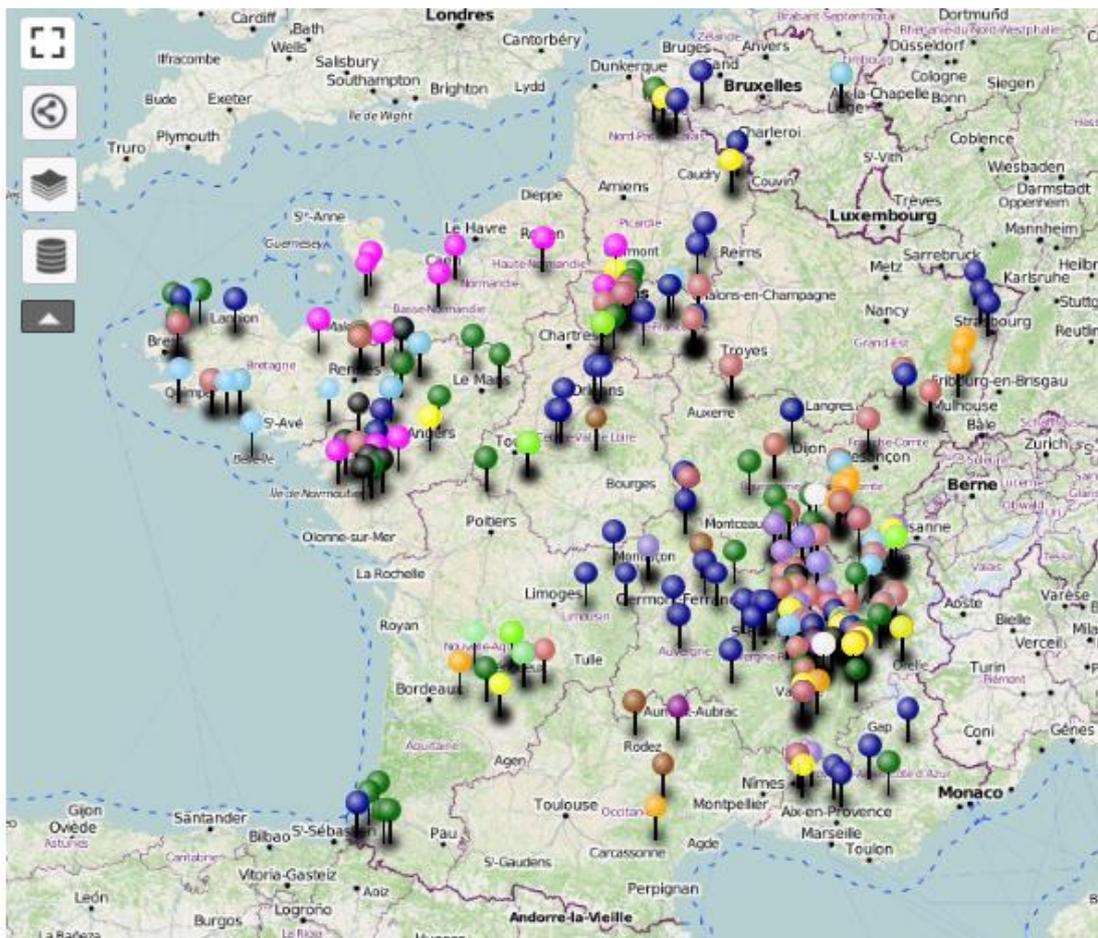
Afin de documenter ce bouillonnement, L'Atelier Paysan organise des « tournées de recensement d'innovations », avec prises de photos et enregistrements pour éditer des articles détaillés et les livrer sur le forum d'autoconstruction, depuis ses débuts sur le matériel agricole, et plus récemment sur le bâti agricole. L'Atelier Paysan organise des formations, accompagne les producteurs et fait de la recherche et développement en mettant ses compétences à disposition du collectif paysan. Il organise des chantiers de prototypage collectif pour arriver à des plans

largement diffusés. Depuis février 2011, ce sont plus de 600 producteurs qui ont été formés et 400 outils reproduits en stage.

Les questions soulevées

La présentation de la carte des interventions de l'Atelier Paysan a suscité des questions quant à leur inégale répartition sur le territoire ?

La dynamique de l'Atelier Paysan s'est développée au fil des années. Le réseau est né en Rhône Alpes, il s'est ensuite étendu via des stages dans le Jura, en Ile de France, puis dans le grand ouest, grâce à une antenne dans le Finistère.



Aujourd'hui, l'Atelier Paysan prend une autre ampleur. La carte laisse apparaître des zones denses et des secteurs vides : dans de très nombreux cas, des paysans téléchargent des plans et fabriquent leur matériel, sans que L'Atelier Paysan le sache nécessairement ; certaines filières de production sont également plus touchées que d'autres ; certains territoires ont une culture collective plus développée...

Quel est le modèle économique de l'Atelier Paysan ?

Fabrice Clerc est revenu sur le modèle mis en œuvre par la coopérative. « La question du modèle économique est extrêmement importante, » reconnaît-il. Quand une personne télécharge des plans, ceux-ci sont gratuits. Quand L'Atelier Paysan entame un processus

de recherche et développement et d'accompagnement d'un groupe, il n'y a pas de coût pour les producteurs. Enfin, quand L'Atelier Paysan délivre des formations payantes, les frais pédagogiques sont pris en charge indirectement par les agriculteurs via leurs organismes financeurs. Le producteur garde à sa charge son éventuel hébergement et sa restauration et lorsqu'il repart avec l'outil support des travaux pratiques, il s'acquitte du coût des matériaux et consommables. L'Atelier Paysan est autofinancé à 60% et bénéficie d'une contribution publique à hauteur de 40% de son budget pour sa participation à l'innovation collective.

- **Accompagner les processus collectifs : dynamique collective en Lorraine autour du charimaraich' et du Maps (ALADEAR)**



Gautier Félix, animateur du réseau ALADEAR, a témoigné de la dynamique collective née en Lorraine à partir du groupe Maps (maraichage en autonomie sur petite surface) qu'il a accompagné et qui a contribué à la création du Charimaraïch, un chariot de maraîchage. Le groupe est né dans un contexte de développement de la production maraîchère, passant en dix ans de 8 à 115 fermes maraîchères, pour moitié des fermes en diversification et l'autre moitié en création, dans une région où les principales demandes des producteurs étaient **le besoin**

d'apprentissage, de rencontres et de mises en réseau. Au niveau technique en agriculture bio, depuis 15 ans, c'est toujours le même animateur qui intervient avec le souci constant de la coopération et non celui de la concurrence. Dans ce groupe, le mot clé est **l'autonomie**, avec la volonté de casser les canons de l'installation agricole. Autonomie, comme appropriation des moyens d'existence, de construction de ses bâtiments, avec une réflexion sur ce qu'on produit, ce qu'on mange, ce qu'on consomme et une recherche des équilibres avec la nature. « Dans ce contexte, l'outil est au service de la personne plutôt que l'inverse et doit répondre aux besoins de l'utilisateur, sans violence ni envers la nature ni envers la personne, » précise Gautier Félix.

Ce groupe s'est donc créé à partir d'un besoin d'échanges, d'un bouillonnement, et d'une émulation, pour relever le pari de la diversité des productions dans le cadre d'une commercialisation assurée essentiellement en Amap.

Le rôle de Gautier Félix a d'abord été de travailler sur les liens entre les maraîchers en proposant des temps individuels et des temps collectifs ainsi que des moments formels et informels. « A un moment donné, on abandonne la fonction de technicien pour celle d'animateur, » explique-t-il. Quitte à faire appel à des techniciens lorsque c'est nécessaire.

Faire du lien entre les choses, c'est aussi pour Gautier faire émerger la parole, manier le technique, le politique, l'humour, la poésie... pour mettre en débat, identifier les bases communes du groupe et jouer sur les différences pour l'enrichir avec des interventions extérieures. Le constat reste le même : le savoir-faire réside dans les fermes et la pratique. « Le savoir se crée par la pratique et il n'y a pas de pratique sans la pensée de la pratique, même si elle n'est pas dite. En tant qu'animateur, on va faire émerger une pensée, sans qu'elle soit conscientisée. La pensée est une activité sociale, » estime-t-il. Le Maps est une fabrique de savoir-faire. Travailler sur le chariot de maraîchage, c'est une façon de vivre son métier en maniant soudure, métal et design.

Sébastien Kany, maraîcher et formateur en équipement et autoconstruction, a consacré du temps à la réalisation de plans du chariot de maraîchage appropriables par tous. « Le Charimaraîch nous a permis d'échanger une quantité de choses, raconte-t-il. Pour ma part, ça m'a permis d'accéder à d'autres branches professionnelle, notamment la formation agricole, puis d'intégrer l'Atelier Paysan pour mes compétences informatiques. L'échange nous a permis de nous souder et d'avancer, d'envisager de travailler bientôt avec un designer et un kiné ostéopathe pour améliorer l'ergonomie du chariot. On a articulé l'appareil, ouvert la possibilité de travailler à deux, assis ou couchés, de régler la hauteur... les évolutions techniques sont passées par des croquis pour aboutir à des plans numériques. »

Les questions soulevées

Comment naît la dynamique collective ?

Le noyau dur du Maps s'est constitué à partir d'une quinzaine de maraîchers qui se sont rencontrés sur des formations. Huit d'entre eux ont suivi les ateliers de fabrique pendant trois ans pour aboutir à une dernière version de l'outil. « L'objet est intéressant, c'est un

objet technique et physique qui doit pouvoir rouler, supporter un certain poids, c'est aussi un objet social qui crée des liens entre des gens, analyse Morgan Meyer, sociologue à AgroParisTech. **C'est presque une excuse pour travailler ensemble.** C'est du low tech, qui impose de penser à l'utilisateur. Sur le volet social ou politique, le travail de Gautier, c'est de créer des liens. Ça me rappelle les travaux d'Etienne Wenger, sur la communauté de pratiques. Ce sont des savoirs qui sont dans nos mains et dans nos corps.

Cela renvoie à une entreprise commune, un répertoire partagé, des choses qu'on a connues ensemble, mais aussi des histoires, des chansons partagées. »

Quelles ont été les conditions de réussite du groupe ?

Le processus n'est pas gravé dans le marbre. « Il appartient à l'endroit, aux gens... » commente Gautier Félix. Le Maps s'est réuni tous les mois durant une période, puis toutes les semaines. « Nous avons fait deux réunions téléphoniques en trois ans. Ce sont des méthodes d'animation qu'on sent : tours de plaine, déplacement en minibus, apéros... des fois on appelle, personne ne répond... ». Les temps informels et le repas partagé ont joué un rôle primordial. L'essentiel est d'avoir une boîte à outils à disposition du groupe. « C'est aussi l'art du groupe où un membre prend un jour la fonction d'animateur en invitant chez lui par exemple. Ça peut changer, » souligne Gautier Félix. Aujourd'hui, le Maps s'arrête car le collectif s'épuise. Dans ces dynamiques d'innovation par les usages, l'outil créé des liens et est le support d'un cheminement collectif. « Ce qu'on valorise souvent, c'est la production finale du processus, analyse Laurent Marseault, d'Outils Réseaux. Or le processus est transférable, alors que l'objet n'intéresse qu'une petite communauté. »

Comment diffuser l'innovation au-delà du groupe innovant ?

L'Atelier Paysan porte des valeurs communes et des convictions fortes. « Il y a toujours rencontre entre humains, » observe Fabrice Clerc. L'innovation se faisant toujours à la marge avant de pouvoir devenir la norme, il s'agit de trouver comment toucher des relais plus classiques en agriculture et intégrer cette même hauteur de vue au sein d'autres systèmes agricoles. Le matériel agricole est assez généraliste pour intéresser plus largement.

2 - Libérer du temps aux paysans pour s'impliquer dans l'innovation : Le Gaec de la Pensée sauvage (74)



Fabrice Clerc s'est fait le porte-parole de Matthieu Dunant, membre du Gaec de la Pensée Sauvage, près d'Annemasse et très impliqué à L'Atelier Paysan. Matthieu et ses associés ont pensé le business modèle de leur ferme afin de pouvoir libérer et consacrer du temps à des engagements collectifs. Constitué autour d'un atelier principal de maraîchage diversifié, le Gaec fournit aussi des plantes aromatiques et médicinales en Amap intégrale. Chaque année, le Gaec évalue ses dépenses qu'il divise par le nombre de familles approvisionnées. Toute la production est distribuée à maturité et le prix de chaque légume disparaît. La rémunération de chaque associé correspond à un temps de travail déterminé qui inclut du temps consacré à un collectif. Les amapiens ont en tête ce fonctionnement et ont compris que cet investissement militant fait partie du métier de paysan. Mathieu travaille 35 heures lissées sur 45 semaines. A l'échelle de quatre départements limitrophes, une étude sur les résultats économiques en maraîchage démontre que le Gaec est au top de la productivité. Ce système mis en œuvre pour consacrer du temps à un engagement collectif est bénéfique. Tous néo-ruraux, les trois associés ont conçu leur système d'exploitation par choix, pour rendre désirable l'installation en agriculture. Le taux de fidélisation des amapiens est supérieur aux autres amap.

Les questions soulevées

Le temps libéré est-il profitable à l'activité professionnelle ?

Les membres du Gaec de la Pensée sauvage articulent temps sur la ferme, engagement collectif et créatif et temps familial. « Plus ils passent de temps ailleurs, plus ils sont performants sur leur ferme, souligne Fabrice Clerc. Confronter leurs idées, est une source de progrès. Ils capitalisent sur la ferme ce qu'ils vivent ailleurs. » Ils ont établi leur prix de revient global et se sont déconnectés du prix du marché.

Le constat est identique au sein du Maps : ces projets collectifs sont autant d'occasion de prendre de la distance, s'ouvrir à d'autres dimensions du métier d'agriculteur, se poser des questions et s'organiser différemment...

Un processus de commerce équitable ?

L'expérience du Gaec de la Pensée sauvage témoigne d'une rencontre avec des personnes évoluant en dehors du monde agricole et pour lesquelles il est normal de dégager une marge suffisante pour vivre de son travail et pouvoir s'autoriser de la hauteur de vue et du questionnement collectif. « Au sein du réseau Impact, nous réfléchissons au commerce équitable au nord, avec une réflexion sur le calcul des prix de vente », a indiqué Eve Poulteau, de la FADEAR. La vente directe pose vraiment la question d'une valorisation équitable de la production. Avec l'Amap, le Gaec de la pensée sauvage arrive à commercialiser plus de 2000 euros de marchandises en 6 heures.

Comment s'extraire de la norme professionnelle ?

Thierry Remy, paysan en Haute-Marne, a évoqué la difficulté d'être reconnu professionnellement dans certaines régions, quand on milite à côté de son activité de production. « Je suis considéré comme un feignant par mes voisins, regrette-t-il. Je suis le seul à prendre des vacances et c'est dur à vivre. » Au-delà du temps libéré, se pose la question de l'existence ou non d'un tissu social vivant dans lequel s'investir, d'une dynamique agricole collective, de l'évolution de l'accompagnement des paysans...

Dans une société où la réussite sociale passe par le travail, la question est de taille. « Qui construit ces images ? Et la santé au travail ? s'interroge Gabrielle Sicard, de l'InterAfocg. La presse agricole évoque rarement le bien-être et l'épanouissement en agriculture dans ses articles ».

Quels outils et organisations pour développer du collectif ?

Dans une période de vaches maigres, mais aussi dans des contextes de faible densité professionnelle ou en cas d'isolement professionnel du fait d'une production atypique ou de valeurs différentes, existe-t-il des outils et de nouvelles organisations pour faire du collectif ? « Il y a une vraie réflexion à mener, estime Mylène Thou, de Cap Rural. L'outil numérique peut être un levier. » Il peut permettre de dépasser des contraintes socio-géographiques et compléter des temps collectifs en présence.

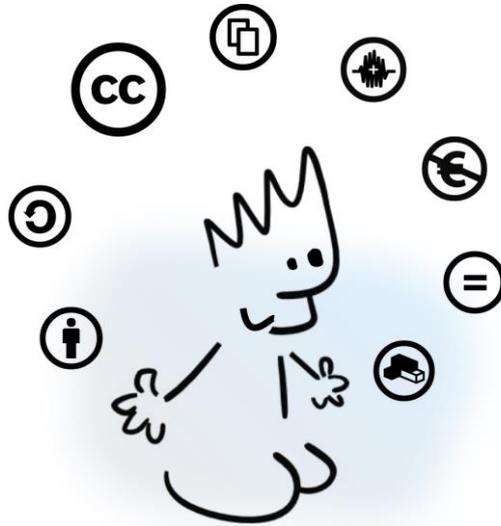
Des solutions multiples pour libérer du temps ?

Les discussions ont mis en évidence de multiples innovations organisationnelles possibles pour libérer du temps. Certaines ont été adoptées de longue date, d'autres plus récemment pour coopérer et dégager des marges : travailler en Cuma, s'organiser à plusieurs, partager un salarié, mutualiser des moyens... Dans la production laitière, on travaille de plus en plus à plusieurs pour alterner la traite. On peut acheter en commun un outil qu'on ne peut pas se payer tout seul et qui fait gagner du temps. L'organisation

de l'AMAP libère du temps par rapport à la vente sur un marché. « On n'interpelle jamais le modèle productif, remarque André Blouet, de l'Inra. La montraite avec des vaches à 3000 litres de lait est possible. Cela nécessite d'accepter un autre modèle productif et donc un autre rapport à la norme. La norme n'est plus professionnelle, elle est sociale ! Qu'elle est la capacité à s'extraire d'un modèle professionnel en se sécurisant par ailleurs comme c'est le cas avec des amapiens ? » Ces questionnements rejoignent la problématique de l'aménagement du territoire. La diagonale du vide s'autoalimente en partie lorsqu'il n'y a ni le nombre suffisant de clients, ni celui d'agriculteurs dans une dynamique d'innovation. La situation est différente dans des territoires denses. Il faudrait approfondir pour comprendre ces disparités spatiales. Sont-elles liées à des zones de production spécialisées ? Le modèle de l'autoconstruction d'outils pourrait très bien être transposable dans le monde betteravier et pourtant, ce n'est pas le cas. Il est largement pratiqué en techniques culturales simplifiées, mais de façon très individuelle, dans un contexte de concurrence exacerbée sur les terres. Quels sont les modèles derrière ces différentes pratiques ? Y a-t-il un lien avec une logique capitaliste ?

3 - Croiser les approches

- **Outils réseaux : co-construire et autonomiser, côté logiciels libres**



Ancien animateur nature au sein d'une structure associative d'éducation à l'environnement, Laurent Marseault a vécu l'avènement des marchés publics qui ont introduit la « saine concurrence » au sein d'un réseau de structures ayant le même objet social et qui travaillaient jusqu'alors ensemble. « Je vais témoigner **sincèrement** de ce qu'on peut mettre en œuvre pour développer la coopération plutôt que la concurrence, » propose-t-il. Au sein d'Outils Réseaux, il s'efforce de transmettre les clés d'une coopération simple et du travail en réseau, en termes de circulation de l'information, de partage, de choix de licence... L'échange d'expériences dans ce domaine a permis de mettre à jour des invariants. « Nous travaillons avec trois types d'outils : les outils politiques, car c'est un choix de vouloir de coopérer, des techniques d'animation différentes, et des outils informatiques qui permettent d'amplifier le travail en réseau, de travailler à distance et avec un grand nombre d'individus, » résume-t-il. Comment partage-t-on sincèrement au sein d'un réseau et comment s'enrichir et se transformer mutuellement au-delà de la sphère initiale ? Laurent Marseault utilise une métaphore pour appuyer son raisonnement : comment accepter que la feuille d'un arbre s'envole, sans contrôle, puisse être compostée puis réincorporée dans un autre arbre ? Comment créer des écosystèmes qui vont continuer à être vivants et faire en sorte que quand une structure meurt, ce qu'elle a développé à travers ses projets n'ait pas servi à rien ?

« Nous utilisons beaucoup **les méthodes agiles**, pour essayer de mettre en place un processus qui soit coélaboré, » précise-t-il. Bien travailler en réseau revient à identifier les usages, à les prioriser et les hiérarchiser ensemble. Quels sont les plus énergivores

et coûteux ? Quels sont ceux qui seront les plus efficaces ? « On commence ensuite à travailler sur ce qui est moins coûteux en énergie et qui peut avoir l'effet le plus important. On s'assure ensuite que toutes les trois semaines, il y ait des choses finies. Puis par itération, on valide l'efficacité pour le groupe, » expose-t-il.

Outils réseaux a mis à jour des invariants du travail en réseau. Par exemple, dans un groupe, sur 100 personnes, seul 1% est proactif, 10% sont réactifs et 90% sont observateurs inactifs. L'animation du groupe permet d'augmenter à 5% le nombre de proactifs, et 40% à 50% de réactifs. Par conséquent, pour augmenter le nombre de proactifs et de réactifs dans un groupe, il suffit d'augmenter la visibilité d'un projet et de permettre à d'autres personnes d'intégrer le groupe. Quand un groupe est en carence d'implication, c'est que le projet est trop hermétique, il faut être dans le groupe pour pouvoir avoir accès à l'information.

Pour retrouver ces invariants : www.ebook.coop-tic.eu voir les parcours, les contenus et le générateur d'e-book.

4 - Mutualiser, témoigner, diffuser

- **Le répertoire des savoir-faire paysans. ARDEAR Champagne-Ardenne**



Le répertoire des savoir-faire paysans est né en Champagne-Ardenne au sein de l'ARDEAR, à l'occasion d'un stage sur les circuits courts et d'un constat : quand on commercialise en circuits courts, il faut être tour à tour producteur, transformateur et vendeur. Or, avec le départ en retraite de nombreux agriculteurs, des savoir-faire se perdent. « On s'est dit qu'il fallait répertorier ces savoir-faire et on a proposé l'idée d'un répertoire au conseil régional, » explique Rémy Thierry. Martin Métayer a été embauché pour coordonner ce travail, d'abord au sein de la Confédération paysanne puis de l'ARDEAR. « Au départ, les paysans contactés pensaient ne rien avoir à dire et finalement, grâce à cet accompagnement, ça a fusé. Il faut développer les liens entre générations et les liens entre agriculteurs pour pouvoir évoluer dans nos fermes, » affirme Rémy Thierry, notamment là où les groupes de paysans ont disparu, faute d'animation et au profit du conseil individuel. « Or, on a besoin d'échanges entre nous. » Chaque savoir-faire fait l'objet d'une fiche mise en ligne sur le site internet (www.savoirfairepaysans.fr), après validation par le paysan. Toute personne souhaitant entrer en contact avec celui qui détient un savoir-faire est mise en relation par l'animateur.

Présenté aux organisations agricoles des quatre départements de Champagne Ardenne, le répertoire a intéressé les réseaux des Civam, de l'agriculture biologique, Terre de Liens, les Adasea, des lycées agricoles, des chambres d'agriculture et d'autres régions. « Il faut faire vivre ce répertoire et remettre à jour les fiches, souligne Rémy Thierry. Comment pérenniser un emploi sur la durée pour le faire vivre ? » Se pose alors la question d'un rapprochement avec d'autres structures, au risque de perdre la maîtrise du projet, voire d'en être écarté.

Le répertoire a été repris en Lorraine. « Nous avons passé beaucoup de temps à faire des portraits des paysans, précise Gautier Félix. Tout le monde a une expérience à partager : son installation, son expertise... » L'objectif est de réaliser des fiches de quelques paragraphes qui donnent envie de prendre contact. Cette dynamique s'est

croisée avec celle de l'Atelier Paysan en traquant des innovations paysannes en Lorraine. Cela a permis de dépasser les premiers réseaux, avec une même approche de l'agriculture paysanne : ne pas donner de modèle, mais mettre en débat et créer du lien entre les gens.

En Champagne Ardenne, l'expérience du répertoire des savoir-faire paysans a permis à l'ARDEAR d'être sollicitée pour intervenir sur les stages « 21 heures » d'installation sur le volet agroécologie. Sous forme de témoignages de paysans, c'est le module le plus apprécié de ces formations.

Les questions soulevées

Les paysans peuvent-ils s'autoréférencer ?

Pour l'ARDEAR, si les paysans sont fiers de témoigner de leurs domaines de prédilection, ils ne sont pourtant pas les mieux placés pour rédiger les fiches du répertoire. C'est un travail qui demande un entretien d'une demi-journée par un animateur pour instaurer la relation, identifier le cheminement personnel, les savoir-faire, mettre en évidence des points saillants qui pourront intéresser d'autres personnes, comme la conversion à l'agriculture bio, le travail du sol ou encore un savoir-faire arboricole. Dans ce cas, le rôle de l'animateur est fondamental pour accompagner un changement de pratiques et il serait utile d'identifier et de mettre en évidence les compétences nécessaires : écoute, reformulation, mise en relation... Cette animation apparaît ici comme indispensable pour étendre le répertoire sur d'autres régions.

Un copyright ?

A plusieurs reprises au cours de la journée, des questions ont porté sur la question des droits. L'Atelier Paysan a fait le choix de l'innovation continue par l'open-source CC BY NC SA. Les usagers font partie d'une communauté de développement, d'où le choix de la licence creative commons, avec indication de la paternité, sans usage commercial et partagé sous la même licence, de manière à favoriser le partage de savoir-faire. Des questions ont porté sur l'ouverture à un usage commercial : ne permettrait-elle pas une accélération et une diffusion plus large de ces innovations ? Dans le cas du répertoire des savoir-faire paysans, un copyright est mentionné, celui du répertoire. Or le copyright relève du droit américain et ne s'applique qu'aux Etats-Unis. « De quel droit le paysan n'est pas a minima co-auteur de chaque fiche ? s'étonne Laurent Marseault. Affirmez ce co-auteur qui peut en revendiquer la paternité ! S'il n'y a pas d'auteur, il n'y a pas de droit. »

- **L'Atelier paysan, diffusion libre, ouverte et outillée (forum, tutoriels, réseaux)**



Au sein du collectif de l'Atelier Paysan, le démarrage d'un processus de recherche et développement se fait d'abord par une « traque d'innovations » sur la machine ou le bâtiment qui a fait l'objet d'une autoconstruction partielle ou totale. « Le rendu final est étroitement lié à la production de la matière, insiste Fabrice Clerc. Si on n'a pas fait l'effort de construire au préalable la didactique de retour, on ne pose pas les bonnes questions durant la traque. » De la même manière pour un processus de recherche et développement collectif et donc de mise au point d'un outil pour répondre à un besoin collectif exprimé par des utilisateurs : si la manière dont va être diffusée cette innovation par la suite n'a pas été envisagée au préalable, la machine risque fort de n'être reproductible nulle part et par personne.

Ce processus doit aboutir à un chroniquage : des vidéos, des photos et des plans en libre accès sur le site internet (www.latelierpaysan.org). L'Atelier Paysan s'est fixé une règle pour une diffusion large : toutes les machines doivent être reproductibles avec une perceuse à colonne, une meuleuse et un poste à souder, quitte à acheter certaines pièces dans le commerce quand c'est nécessaire, comme des vérins où l'autoconstruction n'a aucun sens. La diffusion passe par un outil numérique : le site internet et un forum, et une transmission de pair à pair de techniques et de savoir-faire, donc des formations et démonstrations pour valoriser ces innovations. Les plans et tutoriels de machines éprouvés sont disponibles sur le site internet et ont fait l'objet d'une validation collective par les usagers. Certains en sont aux versions 7, 8 ou 9. D'autres plans sont issus d'une recherche et développement en cours, ce sont des machines prototypes et encore en test. Chaque tutoriel comporte des vues de la

machine, puis de ses différentes parties et des pièces qui constituent ces dernières. « Nos plans ne sont pas académiques, car on s'adresse à un public de paysans avec une diversité de parcours, précise Fabrice Clerc. Nous prenons des libertés de mise en forme. » Ces plans sont augmentés de photographies, de vidéos et d'itinéraires techniques.

L'équipe de L'Atelier Paysan alimente à 75% le forum en ligne auquel participent 500 membres, car il n'est pas toujours aisé de le faire et de s'autoriser à répondre. Des liens pour aller plus loin sont proposés, comme par exemple un renvoi sur des techniques d'élevage des poules liées à un plan de poulailler mobile. Le principe est le même pour les bâtiments agricoles.

Les questions soulevées

Pourquoi pas des machines plus complexes, avec des outils animés ?

L'Atelier Paysan a fait le choix de machines low tech pour qu'elles puissent être reproduites avec des outils disponibles dans n'importe quelle ferme. Le champ d'innovation autour du low tech, dont il faudrait s'entendre sur les contours, est déjà énorme et réponds à des besoins impérieux. « Avec des outils simples, on peut faire une agronomie extrêmement complexe, rappelle Fabrice Clerc. Mais pourquoi pas un jour explorer des outils plus complexes, des machines automotrices par exemple ? »

Pourquoi ne pas transmettre à un constructeur qui vendrait ?

La mission de l'Atelier Paysan est de favoriser la hauteur de vue individuelle par l'autoconstruction, l'insertion dans une démarche collective et la baisse des coûts afin de pouvoir dégager des marges par l'autoconstruction. Les machines évoluent parce que les producteurs sont moteurs de la communauté de développement et y apportent des modifications.

Le temps et le coût des machines sont-ils mentionnés ?

Pour les machines support de formation, des indications sont apportées sur le coût et le temps de construction. Mais ce n'est pas systématique pour toutes les machines, car cela dépend des moyens disponibles sur la ferme, des facultés de récupérer des matériaux ou de recycler plusieurs machines en une.

La traque d'innovation, ça se passe comment ?

L'Atelier Paysan réalise des traques soit thématiques, soit géographiques, à partir des remontés d'innovations qui lui parviennent au quotidien. Une discussion s'est instaurée sur le choix du terme de traque, aux consonances guerrières, bien éloignées des valeurs de l'Atelier Paysan. Ce sont en fait des tournées de recensement de bricolages paysans et d'innovations.

▪ L'importance de l'innovation ouverte pour les réseaux

Laurent Marseault a repris la métaphore de la feuille qui s'envole et rappelé une règle universelle : quel que soit l'endroit où la feuille tombe, elle se décompose puis se recompose au profit du vivant. « Nous ne sommes que des organisations provisoires à partir d'atomes très anciens, » rappelle-t-il. Dès lors, comment travailler dès le démarrage d'un projet aux conditions de sa compostabilité ? « Tant qu'il y a de la sève, de l'argent, un animateur, ça tourne. Mais il est possible que votre structure s'arrête. Comment faire pour que ça ne soit pas un drame ? Comment faire pour que d'autres puissent réutiliser les contenus sincèrement ? » Si l'Atelier Paysan s'arrête, le savoir des paysans doit pouvoir continuer à se développer. Celui qui est co-auteur de l'article ou des plans en est toujours porteur. C'est ce que Laurent Marseault qualifie de coopération verticale.

Il arrive aussi qu'une structure ne puisse pas tout faire, faute de temps ou de moyens. Par contre, il est possible de créer les conditions pour que d'autres puissent prolonger son travail. On entre alors dans le champ de la coopération horizontale, en travaillant sur les liens, les alliances. Quand la feuille s'envole plus loin que sa communauté de valeurs initiale, dans un autre milieu qu'on ne connaît pas, « il se peut que ça refasse de la vie, précise Laurent Marseault. Il faut accepter de mourir et que ça nous échappe. »

Pour faire réseau, il faut accepter de partager, rappelle-t-il ensuite. Chacun des membres du réseau apporte de la richesse de niveau 1 : la question, ou la réponse. L'agrégation de ces richesses crée une richesse de niveau 2 : la base de données, par exemple, qui devient valorisable économiquement par une formation, de l'analyse de pratiques ou un livre... Cela nécessite partage sincère et écoute apprenante dès le niveau 1. Enfin, l'interopérabilité des bases de données constituent des richesses de niveau 3. Pour y arriver, il faut cependant qu'il y ait compatibilité juridique des briques de connaissances. Certaines licences le permettent, d'autres pas. « Nous constatons que les réseaux qui durent, sont ceux qui acceptent qu'on modifie, diffuse et vende leurs contenus, indique Laurent Marseault. Mais il faut systématiquement citer les auteurs et accepter la viralité de la licence, c'est à dire accepter dans le cas des licences libres que

les contenus soient ouverts et réutilisables par d'autres à des fins commerciales. » On fabrique alors du bien commun qui ne cesse de s'enrichir.

Les questions soulevées

Doit-on autoriser une utilisation à des fins commerciales ?

Autoriser une utilisation à des fins commerciales peut permettre de générer les moyens d'animer le réseau, comme le démontre le réseau Sésamath. Sans cela, le réseau a besoin de trouver des subventions pour fonctionner. Dans ce cadre, les contributeurs de niveau 1 conservent leurs droits moraux, puisqu'ils sont reconnus comme auteurs, mais cèdent leurs droits patrimoniaux. Trois conditions caractérisent les communs : les contenus communs, la gouvernance des communs et l'animation des communs. Cela contribue à créer de l'abondance.

Comment capitaliser au fur et à mesure pour une innovation ouverte et continue ?

Les savoirs paysans résultent d'un partage sur des millénaires. Il faut poursuivre ces logiques de projets et non de structures et en finir avec les stratégies de privatisation des ressources qui sont pathogènes. La technique n'est pas neutre. Quel type d'agriculture souhaitons-nous développer ?

5 - Situer, comprendre et donc apprendre

▪ L'innovation ouverte en agriculture : questions de recherche et posture du chercheur (Morgan Meyer)

Morgan Meyer est sociologue au sein d'un laboratoire interdisciplinaire qui s'intéresse aux relations entre les sciences, les technologies et la société et enseignant à AgroParisTech sur les sciences citoyennes, la place de l'ingénieur dans la cité... Ses recherches portent sur la coproduction de connaissances entre amateurs et professionnels et depuis quelques mois sur l'innovation ouverte en agriculture. Son approche se veut interdisciplinaire, sociologique, géographique et « embarquée », à travers des collaborations avec des collègues d'autres disciplines et des acteurs de terrain. Il a rappelé quelques définitions pour introduire son intérêt à suivre les travaux de L'Atelier Paysan.

Sociologie des technologies

“Les objets techniques ont un contenu politique au sens où ils constituent des éléments actifs d'organisation des relations des hommes entre eux et avec leur environnement” Akrich, 1987

L'Atelier Paysan renvoie à un monde politique et un engagement social. C'est aussi une communauté de pratiques, c'est-à-dire une entreprise commune, avec une temporalité, un engagement mutuel et un répertoire partagé (Wenger, 1998). Morgan Meyer se réfère aux travaux de Michel Callon sur les formes de démocratie technique. Il s'intéresse notamment à la co-production de savoirs avec des interactions importantes entre experts et public, pour lesquels il y a interaction au sein de collectifs hybrides, et où les différents savoirs s'enrichissent. Les profanes sont associés à la production de savoirs qui les concernent. Le groupe constitué se construit une nouvelle identité et fait reconnaître le bienfondé de son action.

Il s'intéresse en particulier au Do it yourself (DIY) et aux contournements créatifs, ces façons inventives de travailler sans matériaux conventionnels et coûteux : la webcam au lieu du microscope, le dremelfuge imprimé en 3D qui se monte sur une perceuse pour remplacer une centrifugeuse... Il met en évidence l'amatérialisation, à savoir un processus triple : **des amateurs** qui **réinventent, transforment, redesignent** des objets et des formes **matérielles et amatérielles partagées** (textes, vidéos...) coconstruites.

Dans ce contexte, Morgan Meyer suit ces formes de « bricolage » en agriculture, avec des travaux de terrain sur Ekylibre (un logiciel libre de gestion simple et complète de l'entreprise agricole dont le code source est partagé sur github.com et dont le modèle économique est hybride avec un service plus payant), Farmhack (cousin de l'Atelier

Paysan créé en 2010 aux Etats-Unis et en Angleterre, avec une communauté mondiale collaborative, une technicité et des valeurs morales) et l'Atelier Paysan (libérer les machines agricoles avec un modèle économique coopératif, une vision politique autour de l'« autonomie », qui rappelle que la technologie n'est « pas neutre », et une démarche qui se veut « totale »).

Morgan Meyer a évoqué plusieurs pistes de recherches autour de l'Atelier Paysan : le travail de traque et de chroniquage, puis de diffusion de l'innovation ; et l'étude de cette forme d'individualisme connecté (du DIY et do it with others), la manière dont on fabrique de l'autonomie, grâce à un accompagnement.

L'Atelier Paysan s'est dit particulièrement intéressé par la fabrique de l'autonomie, les processus collectifs et par les conditions qui font que le collectif réussit ou non.

En écho aux échanges de la journée

Marcel Mazoyer, professeur émérite à AgroParisTech, a livré ses réflexions en écho aux échanges de la journée pour conclure cette première rencontre sur l'innovation par les usages.

Pour lui, le vrai sujet aujourd'hui, c'est innovation et le développement agricole durable. Dans la 2nde moitié du 20^{ème} siècle, les innovations résultaient de la modernisation agricole avec motorisation, grande mécanisation, sélection, chimie et spécialisation... poussées par l'industrie et des grands laboratoires publics ou privés. Mais à partir de 1970 sont apparus les dégâts environnementaux.

La chaire d'agriculture comparée, où il a succédé à René Dumont, était l'héritière des agronomes d'avant la révolution agricole. Ces derniers apprenaient l'agriculture et en parlaient à partir des pratiques agricoles. « C'était des observateurs, des enquêteurs et des comparateurs, a rappelé Marcel Mazoyer. Etre agronome à l'époque, c'était savoir ce qui se passait dans l'agriculture. Le transfert d'innovation se faisait de porte à porte par les compagnons charrons, forgerons. Les vrais agronomes étaient ceux qui colportaient ces pratiques. Sinon, ça se passait entre cousins ou entre voisins. On ne peut parler d'innovation que lorsqu'une invention marche et finit par se généraliser. »

Pour Marcel Mazoyer, enquêter chez un agriculteur ne s'improvise pas, toute collecte d'informations doit être précédée d'un questionnement. Il en va de la posture de l'enquêteur qui doit au préalable avoir une connaissance approfondie de l'agriculture, des itinéraires techniques, des systèmes de production... et écouter l'agriculteur sur ce qu'il fait. Le respect du recenseur pour le savoir paysan est essentiel. « C'est apprendre de lui, » insiste Marcel Mazoyer. Cela nécessite une enquête approfondie, systématique,

méthodique et respectueuse sur une même région, puis des comparaisons sérieuses, et une validation par chacun, dans le cadre d'un projet de développement. Cela implique l'accord de chaque agriculteur pour sa participation et pour une restitution publique. « Il faut rendre compte ! Et le vrai boulot d'agronome comparatif c'est de soumettre une situation comparable et éventuellement une innovation venue d'ailleurs, » suggère-t-il. La diffusion est indispensable à la réussite du projet de développement.

A l'issue de cette conclusion, les partenaires du MCDR ont décidé de se retrouver lors d'un prochain rendez-vous pour permettre à chacun de se positionner sur son rôle dans la poursuite du projet.



L'Atelier Paysan

Nicolas Sinoir
Animateur national
n.sinoir@atelierpaysan.org
07 85 41 99 02

FADEAR

Eve Poulteau
Animatrice générale
01 43 63 91 91
epoulteau@fadear.org

FNCUMA

Pierre Guiscafré
Coordinateur méca-
événements
01 44 17 58 00
pierre.guiscafre@cuma.fr

Interafocg

Gabrielle Sicard
Chargée de mission
Tél : 01 40 09 10 18
g.sicard@interafocg.org

Agro ParisTech

Morgan Meyer
Maître de conférence
morgan.meyer@agroparistech.fr
01 44 08 16 34